



Jour et Nuit

Chorégraphie **Catherine Diverrès** en collaboration avec **les danseurs**

PRESSE

dansercanalhistorique.fr • Mercredi 13 février 2019 • Par Nicolas Villodre
« Jour et nuit » de Catherine Diverrès

le festival de danse parisien délocalisé à Créteil-Soleil eût pu être rebaptisé Faits Diverrès, ayant fait la part belle à la chorégraphe du même nom. (...)

critiphotodanse.e-monsite.com • Dimanche 17 février 2019 • Par Jean-Marie Goureau
Patchwork chorégraphique

Jour et Nuit de Catherine Diverrès est un voyage onirique au sein de paysages singuliers, sur des chemins évoquant chez ses interprètes des bribes de rêves étranges, parfois fascinants, mais aussi des instants plus intimes de leur enfance ou de leur adolescence, propres à chacun, leurs joies, leurs peines, leurs peurs, leurs regrets, leurs amours, leur perception des fastes de la nature, "des aubes grises ou tendres, des ciels de nuit aux fulgurantes comètes", lesquels se juxtaposent mais ne s'imbriquent pas...

toutelaculture.com • Jeudi 21 novembre 2019 • Par Gérard Mayen
Catherine Diverrès souveraine dans l'élégance de ses adieux

Dans Jour et nuit, son ultime pièce en grand format de création, la chorégraphe déroule une somptueuse collection de visions cultivées (...)





« Jour et nuit » de Catherine Diverrès

Ce soir-là, le festival de danse parisien délocalisé à Créteil-Soleil eût pu être rebaptisé *Faits Diverrès*, ayant fait la part belle à la chorégraphe du même nom.

La MAC, acronyme féminin sans ambiguïté, avait accueilli la création de cette figure historique de la danse contemporaine française dans la petite salle, qui n'est pas si minuscule que cela, et qui avait quasiment fait le plein.

Ce plein, pour ne pas dire ce trop-plein, on le trouve d'un bout à l'autre d'une pièce d'un assez long métrage – celle-ci dépassant les 90 minutes. L'opus est riche, très riche, saturé de signes, et au moins du double d'intentions et d'actions du spectacle routinier – il faut croire que son auteure a voulu illustrer son sujet en traitant exhaustivement et du jour et de la nuit. D'un « jour et nuit de fête », pour citer la feuille de salle, qui lui permet « la plus grande liberté stylistique », à savoir l'hybridation entre « le baroque, l'expressionnisme, l'abstraction lyrique [et] le romantisme ».

Cette hybridation ou ellipse dans l'évolution des espèces donne lieu à des formes et à des fantasmes zooanthropiques ou, au contraire, à un bestiaire anthropomorphe. La pièce se présente en effet comme une suite de tableaux ou d'images poétiques, plutôt à la façon du Gaspard de la nuit d'Aloysius Bertrand que d'un spectacle habituel de music-hall – à cet égard, le grotesque incarné par les neuf danseurs n'a ni la légèreté ni le clinquant de celui des freaks du défilé de mode de Jean-Paul Gaultier aux Folies Bergère.

Nous assistons ici au cortège d'hommes-cerfs (portant casques de soldats appareillés de bois caducs ramifiés) rappelant le Sorcier dansant de la grotte des Trois-frères, de lycanthropes et de loups-garous, de cynanthropes ou hommes-chiens, d'hommes-faucons démarqués du dieu Horus, de centaures, de sirènes, d'associations étonnantes démarquées de peintures comme le portrait aux poissons et aux coquillages d'Arcimboldo, le bouc du Sabbat des sorcières, l'âne de Mème son grand-père de Goya, la femme-poisson de L'Invention collective de Magritte ou des collages d'Une semaine de bonté de Max Ernst, de masques, loups et clichés d'une imagerie sous-surréaliste influencée par le Judex de Franju.

Le tout, accompagné de musiques du bon vieux temps, comme ce Night and Day (1932) de Cole Porter ou le Star Splangled Banner (1969) de Jimi Hendrix contestant à Woodstock la Guerre du Viêt Nam, ainsi que de lieder romantiques chantés natürlich en allemand et de sons électro-acoustiques de tendance noisy, industrielle, mécanique – on pense alors aux vers de Jean Ferrat : « Ma mère, elle pose pas pour les magazines, elle travaille en usine, à Créteil. »

Le Jour et la nuit, titre d'une partition de Léon Minkus, est également celui d'un ballet de Janine Charrat qui fut porté à l'écran en 1952 par Jean Benoit-Lévy. La pièce de Diverrès fait songer au... Songe d'une nuit d'été de Shakespeare, où figurait, entre autres, le personnage de Bottom caractérisé par sa tête d'âne, pièce qui fit l'objet d'adaptations chorégraphiques par Petipa, Fokine, Christensen, Taras, Ashton et Balanchine.

La chorégraphie de Diverrès ne vise pas à l'unité stylistique et sa structure paraîtra décosue à plus d'un. Cet informel assumé avec, au final, l'inévitable séquence de ballroom et ses figures imposées du revival jerk, la compagnie au complet étant emperruquée et vêtue Op Art, manière Vasarely, suffisent-ils à rendre actuelle, contemporaine ou simplement moderne l'œuvre ? Pas sûr. D'une part, le néoclassique (demi-pointes, attitudes, port de bras, gracieuseté, etc.) domine là où l'on espérait des danses plus... animales. De l'autre, même si cela ne veut naturellement rien dire, le public de la première ne nous a pas semblé particulièrement enthousiaste et ses rappels ont été contingentés.

Les gueules ouvertes de personnages plus ou moins bestiaux d'où jaillissent des langues lubriques remémorent les fables de La Fontaine revues et corrigées par Bob Wilson pour la Comédie-Française.

Pour ce qui est de la danse, Catherine Diverrès a, logiquement, démocratiquement, distribué sa troupe composite, en majorité masculine, où coexistent diverses morphologies. Mentionnons les artistes : Pilar Andres Contreras, Alexandre Bachelard, Lee Davern, Nathan Freyermuth, Harris Gkekas, Capucine Goust, Isabelle Kurzi, Rafael Pardillo, Emilio Urbina. Formés à plusieurs disciplines – classique, théâtre, cirque, mime – ils sont remarquables. Une mention spéciale revient à Capucine Goust, élégante, fine, suggestive, aérienne. Elle est le fil conducteur de la pièce.

Il faut louer la qualité de la production, les costumes de Cidalia Da Costa et Anne Yarmola, les lumières de Marie-Christine Soma et Fabien Bossard, les effets sonores de Kenan Trévien et les décors simples mais qui font leur effet de Laurent Peduzzi. Diverrès garde le meilleur pour la fin : le numéro à échasses qui illustre le Night and Day de Cole Porter immortalisé par Fred Astaire dans The Gay Divorcee. On repense à son hommage à Bojangles dans Swing Time, des prothèses lui étirant démesurément les jambes.



Patchwork chorégraphique

Jour et Nuit de Catherine Diverrès est un voyage onirique au sein de paysages singuliers, sur des chemins évoquant chez ses interprètes des bribes de rêves étranges, parfois fascinants, mais aussi des instants plus intimes de leur enfance ou de leur adolescence, propres à chacun, leurs joies, leurs peines, leurs peurs, leurs regrets, leurs amours, leur perception des fastes de la nature, "des aubes grises ou tendres, des ciels de nuit aux fulgurantes comètes", lesquels se juxtaposent mais ne s'imbriquent pas...

"Quel serait pour vous un jour, une nuit ?" leur a demandé Catherine lors de l'élaboration de cette pièce, de concert avec ses danseurs. Le spectateur, bien sûr, peut y lire une foultitude de choses, qu'elles soient empreintes de douceur ou de violence, de beauté ou de laideur, de réalisme ou de surréalisme et d'onirisme.

C'est ainsi que des joutes entre deux cerfs (Alexandre Bachelard et Lee Davern) sur l'hymne américain, allusion à l'actualité des relations entre les Etats-Unis et leurs voisins, succèdent à une vision d'Adam et d'Eve, laquelle tient dans sa main la pomme de l'arbre de la connaissance ; c'est ainsi également qu'un ours blanc (Nathan Freyermuth) allumera à la tombée de la nuit les étoiles de la grande ourse au sein de la voie lactée pour les éteindre, l'aube venue ; c'est encore ainsi qu'un oiseau noir maléfique à la Hitchcock (Emilio Urbina) symbolisant les affres de la nuit et les angoisses qu'elle suscite précédera les émouvantes et troublantes errances d'une somnambule immatérielle et éthérée (Capucine Goust), d'un romantisme bien évidemment cher à Catherine Diverrès, d'ailleurs souligné par le texte de Novalis, *Hymnes à la nuit*, que l'on peut entendre dans la pièce.

Un sublime duo sur l'errance et la douceur de l'étreinte (avec Lee Davern), servi par des artistes aussi passionnés qu'engagés, fascinant par sa fragilité et son intemporalité. Le spectacle se terminera par un carnaval d'animaux sur échasses, vision surprenante, surréaliste et inattendue d'un autre monde qui évoque les contes de fée de notre enfance et qui contraint l'esprit à se balader dans l'univers des rêves.

Par Jean-Marie Gourreau

Jour et nuit / Catherine Diverrès, MAC Créteil, 13 et 14 février 2019, dans le cadre du festival "Faits d'hiver" ;



Catherine Diverrès souveraine dans l'élégance de ses adieux

Dans Jour et nuit, son ultime pièce en grand format de création, la chorégraphe déroule une somptueuse collection de visions cultivées

Visuel ©Nicolas Joubard

Deux grands pans de miroir réfléchissant bordent les côtés latéraux du plateau où se déroule la représentation de Jour et nuit. Scène scintillante de miroitements, reflets, renvois et échappées. On s'intéresse aussi à la contrainte que cela imprime dans les mouvements d'entrée et sortie de scène. Aux quatre angles, ceux-ci s'en trouvent très fixés. Canalisés. Et c'est une dynamique de scansion qui empreint ces allers et venues, nombreux et incessants, de neuf interprètes qui ne cessent de se présenter, puis se retirer tour à tour, en égrenant un chapelet de tableaux et courtes saynètes.

Ainsi se déploie tout un jeu de dispositifs en quinconces, glissements de guingois, recouvrements et tuilages, escamotages et échappées, surgissements, apparitions et effacements. Souvent à la façon du cut, cette fragmentation hardie peut d'abord contrarier l'entrée du regard dans l'univers de Jour et nuit. Puis c'est l'inverse qui se produit. Peu à peu, la pièce distille une dramaturgie des visions. Orchestration des apparitions et disparitions, elle pousse au vertige des incohérences oniriques. Comme dans les spasmes du rêve, s'y bouscule une ronde de hantises, métamorphoses et travestissements.

C'est en somme par vignettes, qu'un monde à la Jérôme Bosch, révélerait ses motifs mutants d'hybridations, ses citations et ses fuites, puisant à un zoo-morphisme légendaire, autant qu'à une haute culture poétique, théâtrale ou cinématographique. Tout à fait délibérément, on renonce à en restituer ici l'exactitude des figures. De Jour et nuit, on préfère conserver le sentiment général d'un frémissement étourdissant. Une pièce toute en profusion et jaillissement d'acuités, est tout autant portée par une puissance enveloppante des envoûtements.

Même si Catherine Diverrès accueille encore quelques nouveaux interprètes, la tonalité générale de sa distribution est celle des grandes fidélités, mais surtout des personnalités magnifiquement assurées. Ce sont elles, chacun (six hommes) et chacune (trois femmes), qui ont nourri les matières, les figures, de Jour et nuit, qu'ils et elles font frissonner au vif de leur exposition au plateau. On retiendra ces marches, ces entrées, ces sorties, ces pas de toutes diversités ponctuées. Mais encore ces lâchers aux miracles de transmissions gravitaires dans les drappés fluides du mouvement. Et là, ces suspensions, retenues, et circularités reverses, en cédille, en élise, en apostrophe, soudain relevés en codicille, tout au bord de la faille de soi.

On est en train de décrire – enfin essayer – du Catherine Diverrès éternel. Combien serait-il stupide de vouloir l'indexer sur de tout autres codes de la représentation, qui lui sont extérieurs, ultérieurs. Cette Diverrès est irremplaçable, occupe sa place unique, considérable, dans l'histoire de la danse des quatre décennies écoulées. On y touche, palpable, une dramaturgie de l'Être en corps, dépositaire de brisures et soulèvements d'histoire(s). On sait ce que cela dut à la fréquentation d'un Kazuo Ohno. On ne considère pas mince que Capucine Goust, ici majestueuse rayonnante, porte en elle l'héritage d'Anne Martin et par elle Pina Bausch.

Pareille écriture s'autorise autant l'ivresse baroque flamboyante, que le sourd romantisme équivoque. C'est toute une densité de théâtralité sans intrigue, fusionnelle dans l'immédiateté de la présence à soi et aux autres, ouverte indéfiniment au caléidoscope des imaginaires, diurnes ou nocturnes, que nous offre une dernière fois Catherine Diverrès. Jour et nuit sera son ultime pièce de grand format en création (voir notre entretien). Au lieu d'y verrouiller un répertoire de certitudes assénées, la chorégraphe y libère une collection d'intensités mises en vibration. Comme s'étant mise légèrement en retrait, déroulant un faste dénué de la moindre pompe, sa soirée des adieux, toute en lamés et paillettes mais sans tapis rouge, porte la griffe des hautes élégances.

Cette dernière remarque : dans sa bande musicale, elle-même hétérogène, on aura entendu très tôt le Jimmy Hendrix torturant sa guitare voici un demi-siècle à Woodstock ; puis tout à la fin l'un de ces jerks endiablés, sinon dérisoires, qui précèdent Mai 68. Car enfin, on se refuse à gommer l'histoire. Et Diverrès nous aide à remonter aux sources. Politiques. Épiques. D'une tragédienne. Et toute son époque. Et nous.

Par Gérard Mayen

Spectacle vu le 12 novembre 2019 aux Halles de Scherbaeck (Bruxelles, avec Charleroi Danse). A revoir les 7 et 8 janvier à la Mc2 (Grenoble)